

La dame de Vix

Vers -500

La « princesse du mont Lassois »

Un site archéologique très riche

Depuis 1930, des vestiges préhistoriques et celtiques avaient été repérés sur le mont Lassois près de Vix en Côte-d'Or. Mais la découverte essentielle survient en 1952-1953, lorsque René Joffroy et Maurice Moisson mettent à jour une tombe remontant à la fin du premier âge du fer pendant la civilisation dite de Hallstatt (820-450). Cette période se caractérise par des tombes sous tumulus où reposent, des « princes », en général allongés sur un char et entourés d'objets plus ou moins précieux. La tombe de Vix est effectivement une tombe « princière » mais exceptionnelle, car le « prince » est une femme !

La Dame au cratère

Dans la chambre funéraire, d'une superficie de 9 m² environ, aménagée sous un tumulus, le corps d'une femme d'une trentaine d'années est étendu sur un char à quatre roues. Cette femme est parée de bijoux, de fibules en bronze, schiste, corail, ambre, serpentine... À son cou est disposé un torque en or 24 carats, lourd de 480 g, avec sur chaque côté des figurines ciselées. Le travail d'orfèvrerie est remarquable. La chambre funéraire contient encore divers récipients (coupes, cruches, bassins, phiale), et surtout, un gigantesque cratère de bronze, richement décoré, d'une hauteur de 1,64 m, d'un poids de 208,6 kg et pouvant contenir 1 100 l de liquide. Des traces de boisson alcoolisée y ont été décelées.

Au cœur d'un réseau d'échanges

La tombe est datée par les archéologues des environs de 500 avant J.-C. Un certain nombre des objets retrouvés (sauf les torques fabriqués localement), provient de la Grande Grèce (Italie du Sud). Cette origine met en évidence l'importance à cette époque d'un commerce pourtant lointain. Le mont Lassois où l'on a retrouvé également des restes d'habitat et, en 2007, le « palais » de la Dame, devait sans doute être la plaque tournante du commerce de l'étain, entre le nord et le sud de l'Europe et probablement aussi, les parties orientales. La dame de Vix pouvait donc être effectivement une princesse, une prêtresse voire une riche commerçante !

Claude LEPELLEY, *La tombe princière de Vix*, 2 vol., A. et J. Picard, 2003.

Avant l'Histoire

La « Dame de Brassempouy »
ou la « Dame à la capuche » -23 000

Une mystérieuse beauté

Découverte en 1894, dans la grotte du Pape, à Brassempouy dans les Landes, la « Dame » est l'une des rares représentations du visage humain au Paléolithique. Cette statuette en ivoire de mammouth, haute de 3,5 cm, est datée du Périgordien supérieur (- 23 000 environ). Le visage sans bouche, la coiffe (ou les tresses) qui l'encadrent, dégagent une impression à la fois d'élégance et de mystère.

Sainte Blandine

Morte en 177

La jeune martyre de Lyon

Le christianisme dans la capitale des Gaules

Dans la seconde moitié du II^e siècle de notre ère, Lyon (Lugdunum), capitale des Gaules, est à l'avant-garde de la pensée chrétienne en Occident ; la cité sert en outre de relais entre le christianisme occidental et le christianisme oriental. Depuis l'empereur Trajan (98-117), le christianisme n'est d'ailleurs persécuté que localement et de manière ponctuelle. Un chrétien ne peut être poursuivi que s'il avoue lui-même appartenir à cette religion.

Mais sous l'empereur Marc-Aurèle (162-180), alors que l'empire est agité par des troubles politiques, menacé par des invasions barbares et en proie à la peste, les chrétiens apparaissent comme des fauteurs de troubles, eux qui refusent le culte impérial. En outre, ils se trouvent plus particulièrement à Lyon, en butte à l'opposition des adorateurs de la Grande Mère Cybèle, culte reconnu officiellement. En 177, une émeute populaire déclenche l'arrestation de quarante-huit chrétiens, pour la plupart originaires d'Asie. Parmi eux, se trouve l'évêque de Lyon, Pothin, âgé de 90 ans, un notable citoyen romain Attale... et Blandine, une jeune et frêle esclave.

Dans l'arène

La prison dans laquelle on enferme les quarante-huit chrétiens est située sur les hauteurs de la colline de Fourvière (sur le site de l'Antiquaille) ; elle est si étroite et si malsaine qu'un certain nombre de détenus, dont Pothin, meurent asphyxiés ; d'autres périssent sous les tortures. Les autres malheureux s'ils sont citoyens romains sont

décapités, sinon ils sont livrés aux bêtes. Quatre d'entre eux finalement, dont Blandine, sont conduits dans l'amphithéâtre, le 1^{er} août, lors des fêtes célébrant les Trois Gaules. À cette occasion, des délégués viennent des trois provinces, et l'on peut supposer que les autorités veulent offrir à ces hôtes un spectacle de choix.

Si ses trois compagnons meurent effectivement sous ses yeux, Blandine elle-même est épargnée par les lions. Elle est alors fouettée puis assise sur un gril brûlant, puis enfermée dans un filet de rétiaire et livrée à un taureau sauvage qui la lance en l'air avec ses cornes. Encore en vie, la jeune esclave est finalement égorgée d'un coup de glaive ; son corps est brûlé et ses cendres jetées au Rhône.

Une martyre exemplaire

L'histoire de sainte Blandine et des martyrs de Lyon est apportée par un témoin oculaire dans une *Lettre des chrétiens de la ville de Lyon à l'Église de Smyrne*, lettre insérée par Eusèbe, évêque de Césarée (v. 260-v. 339), dans son *Histoire ecclésiastique*. Être martyr pour les chrétiens, représente une victoire sur les forces du mal, et le martyr, souvent un être faible, reçoit suffisamment de force pour donner sa vie pour le peuple chrétien. Sainte Blandine fut « emplie d'une force à épuiser et à user les bourreaux », écrit Eusèbe.

Dans les faits, le martyre des chrétiens de Lyon fut une étape importante dans l'extension du christianisme en Gaule et le successeur de l'évêque Pothin, Irénée, devait être l'un des premiers théologiens du christianisme.

Claude LEPELLEY, *Histoire du christianisme*, tome I, Desclée de Brouwer, 2001.

Sainte Geneviève

v. 411 ou 416-v. 502

La patronne de Paris

Une grande dame gallo-romaine

Geneviève (du germanique, Geno-veifa, « née du sein d'une femme ») est née à Nanterre. D'origine germanique par son père et gauloise par sa mère, elle mêle les deux cultures. Remarquée par saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, elle devient vierge consacrée. À la mort de ses parents, elle s'installe à Paris, et y exerce de hautes fonctions politiques et religieuses. Geneviève apparaît comme l'un des premiers magistrats de la curie municipale.

C'est ainsi, qu'en 451, elle encourage les Parisiens à la résistance contre le chef hun Attila. Elle s'adresse aux épouses et aux mères qu'elle invite à jeûner et prier. Les hommes, d'abord furieux contre Geneviève, finissent par se laisser convaincre de ne pas abandonner la ville. Devant la résistance, Attila lève le siège ; peut-être, en réalité, le chef barbare a-t-il eu peur du choléra (Geneviève en aurait à dessein fait répandre la fausse nouvelle) ou bien souhaitait-il surtout gagner rapidement la Loire afin de combattre les Wisigoths d'Aquitaine.

Une œuvre pieuse

Geneviève lance la construction de la basilique de Saint-Denis, fonde à Paris une abbaye qui deviendra l'abbaye Sainte-Geneviève (détruite par les Normands en 857). Elle organise le pèlerinage à Saint-Martin de Tours en ayant fait elle-même le voyage par terre jusqu'à Orléans, puis par bateau, non sans s'être heurtée en particulier aux Wisigoths,

maîtres de Tours alors. En 481, lorsque Clovis étend sa domination sur la Gaule du Nord et assiège Paris, elle montre un passage aux bateaux afin d'aller chercher des vivres contre la famine qui sévit. Sans doute, est-ce elle qui finalement ouvre au chef franc, nouvellement converti, les portes de Paris en 487. Geneviève devient proche de Clovis et de Clotilde et les accompagne dans la lutte contre l'arianisme.

Une sainte très sollicitée

À sa mort, elle est d'abord enterrée dans une nécropole de la rive gauche (futur Panthéon) mais Clovis fait édifier sur le tombeau, une basilique dédiée aux apôtres Pierre et Paul (lui-même et Clotilde y seront enterrés). Le cercueil est orné de pierres précieuses et de plaques d'or par saint Éloi en 630 ; il devient le palladium de Paris. De nombreuses fois, les reliques de la sainte sont sollicitées ; ainsi en 855, pour repousser une invasion normande ou encore en 1129, lorsqu'une procession autour de la châsse est organisée pour chasser le « mal des ardents ».

La Révolution ne respectera pas la patronne de Paris ; ses restes sont exhumés et brûlés publiquement. Il subsiste cependant quelques reliques, principalement dans la capitale, à Notre-Dame ainsi qu'à Saint-Étienne-du-Mont.

Joël SCHMIDT, *Sainte Geneviève, la fin de la Gaule romaine*, Perrin, 1998.

Sainte Clotilde

v. 475-3 juin 548

Et les Francs devinrent chrétiens

Une « sage et belle princesse burgonde »

Clotilde est la fille du roi des Burgondes Chilpéric. Sa sœur Chrona, qui deviendra religieuse, et elle-même sont élevées dans la foi catholique, ce qui est rare à l'époque, car la majorité des chefs barbares est païenne ou de christianisme arien.

Lorsque Chilpéric meurt vers 474, Clotilde est élevée par son oncle Gondebaud (arien). L'historien Grégoire de Tours (v. 538, évêque en 573), accuse ce dernier d'avoir tué Chilpéric ainsi que deux autres frères, et pour faire bonne mesure d'avoir noyé sa belle-sœur, en l'accusant d'adultère. Inventions pures ou récits comportant une part de vérité ? La controverse demeure.

Quoi qu'il en soit, Clovis, déjà puissant car il a éliminé le romain Syagrius, mais à la recherche d'alliances politiques, demande Clotilde en mariage. La rencontre entre les futurs époux, a lieu probablement à Villery, au sud de Troyes. Clotilde apporte en dot des biens mobiliers, selon le *Morgengabe* ou « don du matin », lorsque la jeune fille est vierge. Le mariage est célébré sans doute à Soissons en 492 ou 493. Une légende veut pourtant que Clovis ait enlevé sa belle et sage princesse !

La reine des Francs

Le mariage va rester monogame ; Clovis, en dépit de la coutume franque, ne prend pas d'épouse de deuxième rang. Cinq enfants vont naître, mais le premier, baptisé sans que Clovis ait été consulté (ce qui montre le pouvoir des femmes franques), meurt presque aussitôt

après sa naissance. Malgré les reproches de son mari (l'enfant est mort car non protégé par les dieux païens), Clotilde récidive avec le deuxième fils, Clodomir, qui heureusement, se remet de la maladie qui l'avait atteint. D'autres naissances vont suivre : Childebart, Clotaire et une fille, Clotilde.

La reine poursuit cependant un dessein, celui de convertir son royal mais païen époux. Son influence, celle de l'évêque de Reims, Rémi, des calculs politiques de la part de Clovis, et, selon Grégoire de Tours, la victoire remportée sur les Alamans en 496, à Tolbiac, conduisent le roi au baptême. Celui-ci est célébré vers 498, par Rémi (ou Remi), à Reims. Une des sœurs du roi, Alffloède, ainsi que 3 000 guerriers sont également baptisés.

Au cœur de la tragédie familiale

À la mort de Clovis, le royaume est partagé en quatre, mais Clodomir est tué en 524 dans une guerre contre les Burgondes. Ses trois fils, qui vivaient chez Clotilde, leur grand-mère, sont menacés par leurs oncles Clotaire et Childebart. Ceux-ci présentent le terrible marché à leur mère qui possède le *Mutterrecht*, « le droit de la mère », en tant que « chef de lignée » : les ciseaux (la tonsure) ou l'épée (la mort). Clotilde, sans doute soucieuse d'éviter une guerre civile, choisit l'épée : « Je préfère, s'ils n'accèdent pas au royaume, qu'ils soient morts que tondu. » La reine suit le cortège funèbre de ses petits-fils jusqu'à la basilique Saint-Pierre et Saint-Paul à Paris (future église Sainte-Geneviève). Puis, elle se retire à Tours, près du tombeau de saint Martin, et se consacre à des œuvres pieuses. Elle confie également le récit de sa vie à des clercs ainsi qu'à l'évêque de Tours, Grégoire, qui s'en servira dans son « Histoire des Francs ».

Clotilde meurt le 3 juin 548. Son corps est ramené à Paris et enseveli auprès de celui de Clovis, dans la basilique des Saints-Apôtres Pierre et Paul à Paris.

Clotilde est canonisée par le pape Pélage I^{er} (556-561), sans doute pour complaire à la dynastie mérovingienne de Clotaire I^{er}.

Anne BERNET, *Sainte Clotilde*, éd. Du Rocher, 1997.

Laurent THEIS, *Clovis*, Complexe, 1996.
